

« De Gaulle, c'est un déserteur, s'écrie le vieil homme en crachant dans ses paumes. Quand il y a la guerre, on n'abandonne pas son poste pour aller boire du thé chez les Rosbifs. Je le dis comme je le pense. Et je pense ce que je dis.

— Tu penses trop », dit Franck.

Le vieil homme frotte ses mains l'une contre l'autre pour étaler sa salive. Il s'appuie sur sa pelle, le menton posé d'un air songeur à l'extrémité du manche, et répond :

« Qu'est-ce que tu y connais, toi, à tout ça ?

— Rien. Mais j'ai mon idée là-dessus. »

Le potager sent bon la terre sèche, les tomates et la menthe. Le soleil cogne. Deux gouttes de sueur se fraient chemin entre les rides du vieux jardinier. Franck est accroupi. Il ramasse un peu de terre, ta laisse couler entre ses doigts.

« C'est vrai, ça, grommelle le vieil homme. Qu'est-ce qu'un petit Parigot comme toi peut connaître à tout ça ?

— Tout quoi ?

— Tout ça », dit le vieil homme.

Il se redresse. D'un geste du bras, il montre les bâtiments de l'orphelinat, avec leurs gros murs ocre et leur toit de tuiles, le parc qui descend en pente douce vers la Loire et, très loin, là-bas, la ville de Tours qui paresse le long du fleuve.

« Ça, petit. La terre. La campagne. La sueur des hommes. »

Franck arrache une tomate, l'essuie comme une pomme contre sa blouse noire d'orphelin, y donne un grand coup de dent. Le jus gicle dans sa bouche, rougit le pourtour de ses lèvres.

« Hein ? dit le vieil homme. S'il n'y avait pas des grands-pères comme moi pour planter des tomates, qui c'est qui les nourrirait, les gens des villes ?

— Et s'il n'y avait pas des ouvriers pour fabriquer tes outils, tu les planterais comment, tes tomates ?

— On les a pas attendus, les ouvriers. D'ailleurs, c'est eux qui ont détalé devant les Boches. Communistes et compagnie. C'est le Maréchal qui l'a dit.

— Nous y voilà, dit Franck.

— Parfaitement, petit anarchiste. C'est ça, la France : des coteaux, des labours, des chevaux. D'ailleurs, avant, pendant la guerre, la vraie, celle que j'ai faite, c'étaient les bourrins qui tiraient les pièces d'artillerie. On se battait dans la boue. Et on a tenu le coup. De toute façon, on les aura, les Boches.

— Quand ?

— La prochaine fois. Je sucrerai les fraises, mais on les aura quand même. Et on n'aura pas besoin des Amerloques ou des Popov pour leur foutre une raclée.

— Sûr, dit Franck.

— C'est tout vu », murmure le vieil homme.

La cloche de la chapelle sonne. Ses coups se diluent dans l'air immobile, se mêlent au bourdonnement des guêpes et des mouches qui tournent autour d'Onésime le jardinier et atterrissent en se léchant les pattes sur son chapeau de paille. Onésime fourre sa main dans son gilet gris sombre, en sort sa montre à gousset.

« Bientôt midi. Tu n'as pas fait grand-chose, aujourd'hui.

— Je te l'ai dit : l'agriculture, c'est pas mon tabac.

— Ça se voit. Regarde tes mains. Tu les as vues, tes mains ?

— Je les vois tous les jours.

— Et les miennes, tu les as vues ?

— Je n'arrête pas, dit Franck.

— Alors tu peux faire la différence. Les tiennes, on dirait des mains de demoiselle. Les ampoules mises à part, bien sûr. Mais ça, c'est le métier qui rentre. Bientôt, tes mains ressembleront aux miennes. Alors, tu pourras affirmer que tu es devenu quelqu'un. »

Onésime lâche sa pelle, s'accroupit en gémissant et en tirant sur son pantalon. Les paumes vers le ciel, il tend ses bras en direction de Franck.

« Ça, tu vois, ce sont des mains d'honnête homme : noueuses, caleuses, protégées par de la corne comme les pieds des nègres. Personne ne peut rien contre ces mains-là. Ce sont des mains de travailleur. Des mains de vrai Français. »

Franck regarde les gros doigts aux ongles recourbés, les paumes charnues et dures où courent des lignes noircies par la terre et la crasse.

« Tu vivras vieux, dit-il en riant.

— C'est déjà fait », répond Onésime.

Un petit sourire fataliste fait gigoter le coin de ses paupières. Il se relève, reprend sa pelle. Mâchant le dernier morceau de sa tomate, Franck se lève à son tour.

« Dis-moi, Onésime, il y a quelque chose que je ne comprends pas.

— Je suis là pour t'éclairer, petit. Pour t'apprendre le métier, puisque tu as été affecté au potager en attendant d'être envoyé dans une ferme, comme les autres orphelins de Saint-Pierre-des Corps, mais aussi pour t'expliquer ce que tu ne comprends pas. Alors vas-y.

— Le père Pascal...

— Un saint homme...

— Sûr, dit Franck. Mais ni honnête, ni travailleur.

— C'est pas Dieu possible de parler comme ça ! Pourquoi il serait ni honnête ni travailleur, le père Pascal ? Un prêtre qui dirige un orphelinat de cent marmots de ton acabit, aussi sournois les uns que les autres, toujours la morve au nez et les cheveux pleins de poux.

— Oui, répète Franck. Mais il n'est ni honnête ni travailleur.

— Pourquoi ?

— Lui aussi a des mains de demoiselle ! Hein, Onésime ? »

Onésime fronce les sourcils, effleure du bout de son pouce les poils blancs de sa narine gauche. Profonde réflexion. Une mouche trotte sur son soulier. Il relève son chapeau d'un coup d'index, regarde le soleil.

« C'est pas pareil, dit-il enfin.

— Explique.

— C'est complexe. Très complexe. Le Maréchal le sait. Je le connais, le Maréchal. Il m'a même embrassé. Là, précise Onésime en montrant sa joue droite. Le jour où j'ai reçu la croix de guerre. Je l'ai vu comme je te vois, avec ses grands yeux bleus. Il m'a dit : "Onésime, vous êtes un bon Français." Parce qu'il y a les bons Français et les mauvais Français. Les bons travaillent et suivent le Maréchal. Le moment venu, ils sauront faire la différence.

— Entre quoi ?

— Entre les voyous et les autres. Les mains ne font rien à l'affaire. Ce qui compte, c'est ce qu'on a dans la tête.

— Tu en as, toi, dans la tête.

— Oui, monsieur. J'en ai. Et la vérité, je la connais. D'un côté il y a les bons, de l'autre les méchants. Les méchants ne sont pas faciles à repérer : mielleux, souriants, déguisés, hypocrites. Il faut avoir l'œil. Car ce sont toujours les bons qui paient pour les autres. Tu comprends ?

— C'est clair comme la soupe du réfectoire. Toi, tu es un bon.

— Parfaitement.

— Et pour qui tu as payé ? »

Silence. Onésime renifle. Il plonge la main dans l'autre poche de son gilet, en sort son tabac, un paquet de papier à cigarette. Il étale une feuille sur sa main, y dépose une petite poignée de tabac à laquelle il donne la forme d'une tige, roule le papier entre ses pouces, porte horizontalement la cigarette à ses lèvres. Un coup de langue précautionneux, un autre coup de pouce. Il allume son dope avec un briquet à mèche qui dégage une affreuse fumée noire, aspire une première bouffée. Aussitôt, son dope s'éteint. Onésime le garde quand même entre ses lèvres et fait mine de tirer dessus.

« Moi, dit-il enfin, j'ai payé pour les riches. Comme mes parents et les parents de mes parents. Je suis né à l'office, dans une maison de maîtres. Les riches, je les ai toujours servis. Jusqu'à ce que je prenne ma retraite ici, à l'orphelinat.

— C'est ça, la France du Maréchal ?

— C'est la vie.

- Cette vie-là, je n'en veux pas, murmure Franck.
- Personne ne te demande ton avis.
- Je le donne quand même.
- Il faudra bien que tu t'y fasses. Chacun à sa place. C'est la loi.
- La loi de qui ?
- La loi de Dieu. »

Le pied sur sa pelle, Onésime retourne la terre poussiéreuse. Franck passe une main dans ses cheveux rasés. Il regarde de nouveau les bâtiments de l'orphelinat dont il est, pour l'instant, le seul pensionnaire, le clocher effilé de la chapelle, la statue bleu et blanc de la Vierge qui ouvre les bras au milieu de la cour.

- « Sa loi, il peut la garder.
- Qu'est-ce que tu dis ?
- Rien. »

Dernier silence. Franck ferme les yeux. Le soleil lui brûle les joues. Il revoit la rue Letort, la devanture de la fleuriste, le ventre énorme du père Catala. Mireille monte les escaliers. Elle ouvre la porte. Elle s'accroupit, serre son fils contre elle, pose de tout petits baisers sur ses paupières. Alors une douce chaleur le submerge et les étoiles du ciel scintillent dans sa tête.

Il ouvre les yeux, respire l'odeur de l'orangerie toute proche où se mêlent le parfum des sacs de jute et celui du sol en terre battue. Puis il chuchote :

- « Je ne suis pas d'ici.
- Si, dit Onésime. Désormais, tu es un petit paysan tourangeau.
- Non, répète Franck à voix basse. Je ne suis pas d'ici. »

Il se tourne et se retourne dans son lit. Les draps sont rêches, le matelas est dur et le lit est petit. Il y en a trente autres semblables dans le dortoir, alignés à la perfection ; trente lits vides aux couvertures pliées au carré. Entre chacun d'eux, une armoire de fer triste et nue. Le règlement de l'orphelinat est formel : chaque pensionnaire reçoit, le jour de son arrivée, une brosse à dents, un morceau de savon de Marseille, un caleçon et un tricot de corps qui seront changés, ainsi que la paire de chaussettes de laine, une fois par semaine. Tout effet personnel est proscrit. Pas d'images découpées dans les revues et collées sur les portes, pas de portraits, pas de photographies. Des photographies de qui, d'ailleurs ? Serrés dans leur blouse, tous les orphelins se ressemblent et marchent du même pas. « C'est la loi de Dieu », dirait Onésime.

Le jour se lève. Franck n'a pas réussi à dormir. Ses mains lui font mal. Il a passé la nuit à triturer ses ampoules jusqu'à ce que les cloques crèvent en laissant couler un liquide transparent. Chaque fois qu'il remue les doigts, sa chair à vif s'étire et se déchire.

Sarcler, biner, creuser, planter, arracher. Depuis combien de temps consacre-t-il, sur ordre du père Pascal, ses journées à ces activités bucoliques et cauchemardesques ? Bientôt un mois.

Un mois de solitude, d'ennui, un mois de conversations avec Onésime qui semble obsédé par la rancune qu'il voue à un certain de Gaulle ou sa dévotion pour le Maréchal Pétain.

Un mois.

Un rayon de soleil rampe sur le carrelage du dortoir. Franck se gratte jusqu'au sang : des aoûtats martyrisent sa peau. C'est beau, la campagne !

Il pense à son lit de la rue Letort, au petit appartement qui, le matin, s'éveillait doucement quand résonnaient dans la cuisine les pas discrets de Mireille. Ici, c'est le grand silence. Il y a partout le tumulte des oiseaux dans le parc, les aboiements des chiens qui, dans les cours de ferme, tirent sur leur chaîne lorsque passent les vagabonds, l'écho de talons cloutés au rez-de-chaussée. Mais c'est quand même le silence.

Le père Pascal s'est levé. On l'entend chantonner dans l'escalier. Une minute encore et il ouvrira la porte, s'avancera vers le lit de Franck, le secouera et dira :

« Debout, mon enfant. »

Il faudra alors rejeter la couverture, se dresser d'un bond, murmurer, comme le veut le règlement : « Seigneur, bénissez cette journée qui commence. » Une journée comme les autres, sans surprises, sans coups de théâtre. Une journée solitaire peuplée d'images du passé et où flottera, comme d'habitude, le sourire perdu de Mireille.

La porte grince doucement. La silhouette massive du père Pascal se profile soudain dans le rayon de soleil qui s'épanouit de seconde en seconde. Franck tourne la tête vers lui. Il aperçoit le bas de la soutane qui frôle comme un rideau les brodequins noirs, les poignets épais du prêtre, son visage rouge aux joues couperosées et ses grands yeux gris-bleu.

« Debout, jeune homme. »

Franck s'étire. Il bâille en agrippant à deux mains les barreaux de fer de son lit. Il plie tout d'un coup les genoux, repousse le drap.

C'est décidé. Aujourd'hui, ce sera l'émeute. Le ciel pourra lui tomber sur la tête, on pourra l'enfermer au cachot, le mettre au pain et à l'eau, rien n'y fera.

L'émeute, les barricades. La révolte.

Il est debout au pied du lit, tassé dans sa chemise aussi rêche que son matelas et qui lui descend jusqu'à mi-mollet.

« Seigneur, bénissez cette journée qui commence.

— C'est bien, dit le père Pascal. Je t'attends en bas. Ta solitude ne durera plus bien longtemps. Nos pensionnaires, avec les pères qui les encadrent, seront bientôt rentrés de leur pèlerinage à Lourdes. Tu feras connaissance alors avec tes nouveaux camarades. Et puis nous aviserons. Nous te placerons chez des gens honnêtes et bons...

— Sûr », dit Franck.

Il respire un grand coup, tousse. Puis :

« Euh, m'sieur...

— Je t'ai dit plusieurs fois de m'appeler "mon père".

— Oui, mon père. Je voulais vous demander quelque chose.

— Je t'écoute.

— Vous avez entendu parler de 1936 ? »

Le père Pascal sourit. Il s'approche de Franck, lui montre du doigt ses vêtements posés en tas sur un tabouret, devant son lit.

« Habille-toi.

— Tout de suite. Mais avant, je veux savoir si vous avez entendu parler de 1936.

— Explique-toi.

— Ben... Tout ce qu'il y a eu : les ouvriers occupant les usines, les grèves, le Front populaire. Tout, quoi... »

Le père Pascal soupire.

« Une époque douloureuse, mon enfant. Et qui a apporté à la France bien des malheurs.

— Ça dépend pour qui, hein, m'sieur. Parce que je voudrais vous dire une chose. Le Front populaire... »

Franck hésite dix secondes en retenant son souffle. Puis il se donne une grande claque au-dessus des yeux, sur le front et s'exclame :

« Le Front populaire, aujourd'hui, il est là ! Vous voyez ce que je veux dire ?

— Pas très bien, mon enfant.

— Je veux plus travailler au potager ! J'en ai assez des ampoules, des râteaux, de la terre et des légumes. C'est terminé ! Je fais grève !

— Ah...

— Vive la Commune ! beugle Franck en faisant passer sa chemise de nuit par-dessus sa tête. Vive la Sociale ! À bas la calotte ! »

Le père Pascal ne répond pas. Il marche jusqu'à la fenêtre en contournant le poêle qui trône au milieu de l'allée, écarte les rideaux. Le soleil pénètre à grands jets dans le dortoir. Franck cligne des yeux, enfile sa culotte courte. Le père Pascal se retourne.

« Mon cher enfant, en dépit de l’effarante outrecuidance de tes propos, que je mets sur le compte de l’émotion et de l’inconscience, je comprends ton point de vue. Sans l’excuser, bien entendu. Mais il y a une chose que tu as oubliée.

— Quoi ? m’s... mon père.

— Même les révolutionnaires les plus endurcis n’ont pas à faire grève le dimanche. Si tu étais un enfant raisonnable et attentif, tu saurais que nous étions samedi hier. Aujourd’hui, nous sommes donc dimanche. Jour sacré, couronnement de la Création. Dieu lui-même, ce jour-là, s’est reposé. Franck Germain, comme nous tous, fera donc la même chose.

— Chic !

— Mais ce repos se mérite. Nous devons rendre grâce au Seigneur de la beauté du monde qui nous entoure et de tout ce qu’il nous donne.

— D’accord, dit Franck. Il ne l’a pas volé. »

Il joint les mains, ferme les yeux en prenant un air recueilli. Pour les prières, il ne craint personne. Il les connaît toutes : les catholiques, les juives et même les psaumes que chantent les protestants. Jusqu’en 1940, avec Amström et un autre copain qui s’appelait Isaac Blumenstein, il allait tous les vendredis au patronage juif de la rue Sainte-Isaure. Une bonne affaire : on y distribuait des bonbons, des gâteaux et toutes sortes de friandises. Ces gâteries valaient bien un effort de mémoire et quelques prières par-ci par-là. Franck avait déjà l’esprit large ; Isaac et Amström aussi. Des patronages, dans le quartier, il y en avait ; de toutes confessions. Tenus par des rabbins, des curés, des pasteurs, tous aussi gentils les uns que les autres. Bonbons, caramels, et les prières en prime, pour leur faire plaisir. C’était la belle vie.

Franck commence : « Notre Père, qui êtes-z-aux cieus, que Votre Nom soit sanct... »

Le père Pascal l’arrête d’un geste.

« Franck, il ne s’agit pas, pour rendre grâce à Dieu, de débiter machinalement des paroles dont on ne comprend pas le sens.

— M’sieur, je vous jure que je comprends tout.

— Il faut aussi ressentir ce sentiment d’humilité qui, seul, nous permet d’accéder à...

— Ça, pour le ressentir, je le ressens, répond Franck en grattant ses mollets mangés par les aoûtats.

— Bien sûr ; mais pour s’en imprégner vraiment, il faut entrer en communion avec Notre Seigneur. Et ce n’est qu’au cours du sacrifice de la messe que... »

Franck ouvre des yeux ronds, relève la tête.

« Ah ! non, m’sieur, pas ça. S’il vous plaît... »

— Si, mon enfant. Rejoins-moi à la sacristie.

— S'il vous plaît... Vous savez bien que je ne serai jamais un enfant de cœur. Je me trompe tout le temps en vous tendant les burettes ou en sonnant la cloche. Et je m'agenouille toujours quand il faut pas.

— Tu finiras par apprendre, Franck. Et, à propos de ton mouvement d'humeur de tout à l'heure, souviens-toi d'une chose : ce n'est qu'en se noircissant les mains qu'on gagne son pain blanc.

— Ouais. Mais en attendant, mains blanches ou pas, le pain, ici, il est quand même noir. »

Cette fois, le père Pascal lui jette un regard sans complaisance.

« Il y a des limites à tout, mon petit. Ce que je déteste le plus chez les enfants, c'est l'insolence. Dépêche-toi et va te laver la figure au puits. La messe commence dans cinq minutes.

— Oui, m'sieur.

— Oui qui ?

— Oui, mon père.

— Bien. »

Le prêtre s'en va, laissant la porte ouverte. Franck achève de s'habiller en marmonnant, comme les vieux. « S'il n'aime pas l'insolence, il va être servi. Non mais sans blagues... »

Et soudain, comme d'habitude, son humeur change du tout au tout. Il boutonne sa blouse, ébouriffe ce qui lui reste de cheveux. Il esquisse un pas de marelle, quitte le dortoir, saisit la rampe d'escalier et descend les marches à cloche-pied, fredonnant comme une comptine les premières paroles qui lui viennent à l'esprit : « Je vous salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. »

L'après-midi n'en finit pas. Le soleil s'est faufilé derrière les arbres, les ombres s'allongent. Franck a encore dans la bouche le goût des topinambours qui, à midi, flottaient dans la soupe et du morceau de plâtre qui tenait lieu de fromage. Il a faim, pourtant. Il donnerait tous les orphelinats du monde pour un morceau de chocolat bien dur et un quignon croustillant.

Il marche dans le parc, livré à lui-même, sans but, comme un lutin perdu dans le désert. L'odeur de l'herbe, des buis où tournoient des moucherons et du massif de bambous qui protège la remise le laisse froid. Il tape dans les cailloux, entend des bruits bizarres : un grondement qui ressemble à celui du métro, le son d'un accordéon, des rires d'enfants

dressés sur des chevaux de bois. Mais ces bruits n'existent que dans sa tête. À Paris, le dimanche, c'était la fête. Ici, c'est morne.

Que faire ? Onésime dort dans sa chambre, couché sur un édredon rouge, bercé dans son sommeil par l'agonie des mouches qui grésillent, collées au serpentín poisseux pendu au plafond et où elles sont allées s'agglutiner. Il doit ronfler la bouche ouverte et gémir de temps à autre, hanté par des images grises, des visions de soldats mal rasés pataugeant dans la boue en entendant siffler les obus qui les tueront.

Silence. Lourd silence des dimanches d'été, ou rien ne bouge hormis les chats qui glissent entre les herbes. Il fait trop chaud. Franck ouvre la porte du perron, pénètre dans le vestibule. Là, il fait frais. Et sombre. Le père Anselme Gaillard de Saint-Estève, fondateur de l'orphelinat de Saint-Pierre-des-Corps, fixe Franck d'un œil morose. Accroché dans son cadre à l'entrée de l'ancien salon qui sert aujourd'hui de salle de réunion aux prêtres et aux éducateurs, blême sur fond noir, figé pour toujours dans son immobilité ecclésiastique, il croise sur son estomac de longues mains couleur de cire. Franck lui fait un pied de nez en pliant un genou comme pour une révérence et s'engage dans le couloir de droite.

Où va-t-il ? Il n'en sait rien. Il traîne simplement son ennui le long du papier peint moisi. Normalement, aucun enfant n'a le droit de s'aventurer dans cette partie de l'orphelinat. Cette aile est réservée aux pères, qui disposent chacun d'une chambre minuscule ornée d'un crucifix et d'un brin de rameau. Les mains dans les poches de sa blouse, Franck s'avance dans l'obscurité. Soudain il se fige, retient son souffle. Il vient d'entendre quelque chose de très étrange : une voix nasillarde, lointaine, qui semble venir du bout du monde : « Ici Londres. Les Français parlent aux Français. »

Est-ce dans sa tête qu'il entend cela ?

« Voici quelques messages personnels : le canard sauvage s'est envolé ; les aubergines sont rentrées au port ; le lapin blanc est sorti de sa cage... »

Franck sourit. Il se souvient de ce que clamait à longueur de journée le speaker de Radio-Paris : « Radio-Londres, une radio juive, faite par des Juifs, pour des Juifs. »

« Elle est bonne, celle-là », murmure-t-il.

Car il sait à présent que la voix coupée par le brouillage vient de la porte du fond, de la chambre du père Pascal. Il s'avance doucement, se baisse, colle son oreille contre le bois.

Un pas lourd fait vibrer le plancher de la chambre. Une allumette craque.

« Cigarette ?

— Merci, répond une voix à la fois juvénile et autoritaire.

— Il nous faut être prudent, enchaîne le père Pascal en tirant une bouffée. À l'heure qu'il est, vos amis doivent être en zone libre. Mais rien n'est joué... En tout cas, ce pèlerinage

à Lourdes a du bon. Personne ne s'apercevra qu'il y avait quinze personnes à l'aller et qu'il n'y en aura plus que douze au retour.

— Je ne serai pas rassuré tant que je n'aurai pas eu confirmation de tout cela. Chut ! »

« Les feuilles verdissent en été », reprend la voix lointaine de Radio-Londres.

Silence. Puis :

« L'enfant de troupe a retrouvé sa mère. »

« Ouf... dit le père Pascal. Vous voyez qu'il est parfois bon d'aider les miracles à s'accomplir.

— Opération réussie, répond l'inconnu. Je pense que nous pourrons la renouveler.

— Ça alors... » chuchote Franck.

Il se redresse, s'éloigne de la porte à reculons. Il sent dans son dos un objet qui le heurte et vacille. Il pivote brutalement, tend les bras. Trop tard. La potiche qui, posée sur un guéridon triangulaire, décorait l'extrémité austère du couloir s'effondre et se brise sur les dalles.

« Zut ! » crie Franck avant de plaquer sa main contre sa bouche.

Trop tard. La porte s'est ouverte. Et le père Pascal est là, sur le seuil, gigantesque, menaçant.

Derrière lui se tient l'inconnu : un jeune homme aux cheveux clairs et au visage régulier.

« Qui est-ce ? dit-il.

— Notre nouveau pensionnaire. Une tête de mule. »

Franck tremble de tous ses membres.

« Qu'est-ce que tu fais là ? lui demande le père Pascal.

— Je me promenais, m'sieur. Je visitais. Mais on n'y voit rien, dans ce couloir. J'ai pas fait exprès, pour la potiche.

— Dis plutôt que tu écoutais aux portes.

— Ah ! non. Vous me connaissez, m'sieur.

— Justement. »

Le jeune homme a l'air ennuyé. Très ennuyé. Il se penche vers Franck, le prend par les épaules.

« Ne mens pas, petit. C'est très important. Je te promets que tu ne seras pas puni.

— Je ne mens pas, m'sieur. Je sais que c'est défendu, de venir ici. Mais je voulais visiter. J'avais rien d'autre à faire.

— Jure-nous que tu n'as rien entendu. Jure-le sur ce que tu as de plus sacré. »

Franck regarde le père Pascal droit dans les yeux. Il lève la main droite et répond :

« Je le jure.

- Sur ce que tu as de plus sacré.
- Sur ce que j'ai de plus sacré.
- C'est bon. Fiche le camp. Va voir ailleurs si j'y suis.
- Oui, m'sieur. Tout de suite. »

Deux pas en arrière, demi-tour droite. Franck gratifie le père Pascal et le jeune homme d'un léger signe de tête. Puis il détale à toute vitesse, freine pile au bout du couloir, se laisse glisser sur un mètre, s'accroche à l'angle du mur, poursuit sa course dans le vestibule et se précipite dehors. Il s'assied sur les marches du perron, reprend son souffle. Et il fredonne :

« L'enfant de troupe a retrouvé sa mère. L'enfant de troupe a retrouvé sa mère. »

Son cœur bat à grands coups. Mais il sourit, en dépit de la tristesse qui, tout d'un coup, le fait frissonner.

Joseph Joffo
Simon et l'enfant (VI)
Paris, Hachette Jeunesse, 2011